

# L'enferment dans l'errance : des solutions d'urgence aux solutions durables...

C'est au cours de l'année 1989 que cette histoire a commencé à Trois-Rivières.

Trois-Rivières, c'est une ville industrielle située entre Québec et Montréal, sur la rive nord du fleuve St-Laurent. Ville moyenne de 126, 000 de population. Malheureusement, c'est une des villes où le taux de chômage est le plus élevé au Canada. Toutefois, contrairement à ce que l'on pense couramment, je ne crois pas que cela ait beaucoup d'incidence sur l'errance sociale. Comme si la croissance économique n'était plus régulée socialement, comme si la réussite des uns se faisait au détriment de celle des autres, particulièrement des plus vulnérables ; comme si la croissance prenait appui sur la dérégulation sociale pour s'élever davantage. Mais c'est un autre débat.

Quel est le nôtre ? Bien voici : notre débat porte sur ce que l'on peut faire pour sortir de l'impasse croissante de l'urgence sociale ; impasse d'histoires sans issue, sans chemin de réhabilitation discernable ; impasse des structures d'accueil et d'aide qui se transforment en milieu de vie et congestionnent ; impasse d'une société où la tolérance se conjugue trop souvent sur un fond d'indifférence qu'elle recouvre de sa légitimité. Voilà la question de notre débat : Que pouvons-nous faire ?

Sans prétendre fournir une *solution* pour sortir de cette impasse, peut-être pouvons-nous plus modestement, en guise de réponse, identifier des repères afin de baliser nos efforts, nos engagements et trouver ainsi le chemin d'une réponse plus cohérente, responsable et efficace au problème que pose la croissance de l'errance dans la rupture sociale ? Je vous propose de suivre un itinéraire relativement simple, en trois étapes.

La première, c'est la compréhension du problème. Il faut partir de là car le reste en découle. C'est, comme tout le monde qui s'aventure en terrain non balisé, ce que j'ai dû faire. Je vous propose ici des repères que j'ai acquis au cours des 15 dernières années. Nous serons très bref sur ce point mais nous essaierons d'être précis et d'aller à l'essentiel. La deuxième étape, c'est le cœur de notre argument : des repères pour agir avec plus de cohérence, de responsabilité et d'efficacité. Finalement, nous terminerons sur la question décisive des résultats et des questions qui émergent dans leur sillage. Commençons donc !

## Repères pour répondre à la question : Que pouvons-nous faire pour sortir de l'impasse de l'urgence sociale ?

### 1- Des individus enfermés dans l'errance (Repères pour comprendre le problème)

Au cours des 20 dernières années, un nombre grandissant d'individus enfermés dans l'errance de la rupture sociale, a envahi, a débordé rapidement et mis en échec les

structures d'assistance. C'est le repère le plus facilement observable. Ainsi, dès son ouverture en 1989, le refuge du Centre Le Havre a été débordé. Nous avions alors 20 lits qui étaient occupés à tous les soirs, et les fins de mois, nous étions presque toujours en débordement. On était obligé d'ajouter des lits supplémentaires dans les salles communes. Mais ce n'était que le début. Cinq ans plus tard, les demandes d'hébergement d'urgence avaient plus que doublées. C'est à Trois-Rivières, mais quand est-il ailleurs, dans les grands centres ? Prenons Montréal ; environ 2 millions de population. À Montréal, la Old Brewery Mission, le plus gros refuge au Québec, disposait de 150 lits pour les hébergements de nuit au début des années 1990. Au début des années 2000, Old Brewery Mission dispose d'un réseau d'hébergement de plus de 500 lits.<sup>1</sup> L'année dernière, ils ont dû installer des lits d'urgence dans la cafétéria, durant la période de grand froid, pour répondre à la demande. Ce ne sont là que des repères pour situer rapidement le problème. Nous pourrions faire ainsi le tour de toutes les régions du Québec. Le portrait serait sensiblement le même avec des nuances régionales. Depuis une vingtaine d'années, on observe une croissance importante des demandes d'hébergement d'urgence sociale et un débordement des structures d'accueil.

Mais qui sont ces gens ?

Ce sont des individus. En fait, ils n'ont pas d'appartenance commune à un groupe ou une classe sociale. On découvre des itinéraires et des parcours particuliers derrière lesquels on devine un même processus de désinsertion et de marginalisation.

Ce sont des individus pauvres. Ils ne travaillent pas pour la très grande majorité. Ils n'ont que l'assistance financière de dernier recours pour se nourrir, se loger, se vêtir et vivre. Un nombre croissant d'entre eux n'a aucune source de revenu.

Ce sont des individus relativement seuls et isolés. La très grande majorité n'a pas de conjoint ou conjointe. Ils n'ont pas d'enfant ou ne vivent pas avec eux. Ce n'est pas qu'ils n'ont pas de lien ; ils en ont, mais ils ne se sentent pas réellement désirés. Eux-mêmes finissent par ne plus être capable de désir, de supporter le désir ; c'est trop difficile, trop souffrant. Peut-on renoncer au désir sans renoncer à soi-même ? Cela, le peut-on authentiquement, sans se mentir, sans se trahir ?

Ce sont des individus bloqués dans l'impasse de problèmes insolubles. Presque tous les individus admis en hébergement d'urgence au Centre Le Havre ont des problèmes multiples qu'ils n'arrivent pas à résoudre par eux-mêmes : toxicomanie, troubles mentaux graves, problèmes judiciaires, situation de violence, problèmes de santé physique, processus suicidaire, etc. Sans aide extérieure, ils s'enlisent, leurs conditions de vie et de santé risquent de se détériorer rapidement.

Ce sont des individus enfermés dans l'errance d'histoires sans issues. Le rêve qu'ils poursuivaient a disparu de leur horizon et rien ne venait le remplacer ; ils ne trouvent plus d'origine pour renouveler leur rêve. Ils sont enfermés là, entre-deux, errant dans les ruines de leur histoire face à un horizon vide avec la détresse du manque comme origine. Et pourtant ! Ils ne peuvent renoncer à la requête d'être quelqu'un, quelque part, sans

---

<sup>1</sup> James D. Hughes *Out of the Black Hole: Ending Homelessness. 2004* Texte d'une conférence donnée à Ottawa, dans le cadre du **2004 Millennium Scholarship Foundation Conference**. James D. Hughes est directeur exécutif de la Old Brewery Mission

renoncer à eux-mêmes ; sans s'enfoncer encore davantage dans le manque. Cette requête précède la liberté et la conditionne.

## 2- Que pouvons-nous faire ?

Cette question m'est apparue comme une urgence lorsque j'ai pris conscience que le refuge, dont j'avais la direction, était lui-même partie prenante du problème. Au mieux, nous étions des témoins impuissants de la croissance de la misère. Au pire, nous contribuions à son accroissement. Quoi qu'il en soit, ce qui était certain, c'est que nous ne changions pas grand-chose à l'impasse dans laquelle ces individus se trouvaient. Comment faire une différence ? Comment changer les choses ? Je suis parti à la recherche d'un modèle à suivre avec ce questionnement comme guide. Je n'ai rien trouvé. Toutes les structures d'accueil d'urgence étaient comme la nôtre : un modèle hérité du monde industriel où on offre le couvert et le gîte pour la nuit ; le lendemain matin, on renvoie les gens à la rue. Les structures plus élaborées sont montées en vue de processus de réinsertion ou de réadaptation. La plupart de celles-ci sont spécialisées pour des problèmes particuliers. Aucune n'avait conçu l'urgence sociale comme un moment ainsi qu'un lieu d'intervention nécessitant une approche et une méthode particulière. C'est ce que j'ai essayé de faire, en considérant l'urgence sociale au même titre que l'urgence médicale avec ses lieux, son approche et ses méthodes propres. J'ai développé une méthode d'intervention d'urgence sociale à l'intérieur d'un dispositif d'hébergement communautaire. Ce dispositif fonctionne depuis une dizaine d'années à Trois-Rivières. En voici les grandes lignes.

### **Déplacement**

L'importance du lien social est l'idée régulatrice de cette approche. C'est elle qui lui confère l'envergure nécessaire pour inclure l'ensemble des problèmes que peuvent vivre les individus en situation de rupture sociale. Elle lui confère aussi son unité ; rassemblant les perspectives ouvertes par la multiplicité des problèmes dans l'interface de l'individu et du social que constitue l'identité ; elle évite ainsi la fragmentation en problèmes et en champs de spécialisation correspondant.

Cette idée prend elle-même appui sur le constat que le déplacement à 180° du centre de gravitation de l'intervention, de l'institution vers la communauté, s'est accompagné d'un déplacement analogue de la problématique sociale de l'intervention : de l'enfermement institutionnel à l'enfermement dans l'errance.

### **L'hébergement**

Le dispositif d'hébergement d'urgence sociale opère actuellement avec 16 lits, 4 chambres à occupation double et 8 chambres à occupation simple. Nous disposons aussi de deux lits de débordement et d'un lit pour les situations d'accueil de nuit plus difficile. Nous avons aussi une section pour les femmes.

## **L'équipe d'intervention**

L'équipe d'intervention est composée d'intervenants sociaux. Le jour, nous avons une équipe de trois intervenants qui peuvent se déplacer dans la communauté. Le soir, ce n'est pas possible car nous n'avons pas les ressources nécessaires. Les intervenants travaillent en équipe. Même si un intervenant est responsable d'un suivi, les décisions se prennent en équipe et les autres intervenants peuvent intervenir dans le processus d'intervention. Par contre, nous n'avons pas de ressource médicale sur place. Pour cela, nous avons des collaborations et des ententes avec les services publics.

## **Trois principes régulateurs**

Le premier, c'est l'accessibilité directe, sans référence, 24/7. Cela est très exigeant, mais incontournable. On ne peut faire de l'urgence un travail à temps partiel ou saisonnier. C'est un non sens. Comment décider que l'urgence est fermée le samedi ou le dimanche, ou tous les jours entre 9 :00 et 16 :00 ; ou encore l'été. Pourquoi ? La misère sociale n'est pas un problème de météo... Bien sûr, on peut le faire. C'est ce que l'on fait un peu partout généralement. Mais comment justifier cela ? Parce que nous ne disposons pas des ressources suffisantes, mais c'est une justification externe. Cela n'a rien à voir avec la cohérence de l'intervention. Il faut tout simplement le reconnaître et essayer de changer les choses. C'est ce que nous avons fait. Nous étions un refuge de nuit et nous avons décidé de rester accessible 24/7 et de mettre en place les structures nécessaires.

L'autre principe que nous avons décidé de suivre et d'essayer de mettre en application, c'est d'utiliser comme critère de priorisation : le dénuement et la vulnérabilité. Cela nous oblige à demeurer dans une logique d'urgence et nous permet d'éviter la dérive vers des structures d'accompagnement de réadaptation ainsi que d'insertion. Ce n'est pas une dérive en soi mais pour nous, qui sommes dans l'urgence, c'est une tentation qu'il faut absolument maîtriser. Il est facile, disons plus facile, d'aider ceux qui veulent s'aider ou qui semblent détenir de meilleures chances de réussite. Cette décision nous a obligé à penser les lieux et l'intervention autrement. La première conséquence a été de faire une place plus grande aux individus avec des troubles mentaux graves sans suivi médical, ce qui nous a rapproché considérablement des services psychiatriques. Nous avons ensuite abandonné complètement toute idée de démarche de groupe ou de processus commun ; il n'y a aucun programme commun que les individus doivent suivre. L'intervention en hébergement d'urgence sociale n'est pas conçue comme une étape dans un processus continu. Peut-être qu'un individu, après-coup, peut-il relire son histoire et constater que la période d'hébergement au Centre Le Havre représente pour lui une étape importante. Mais pour nous, l'intervention d'urgence n'est ni précédée ni suivie d'une étape nécessaire ou logique. Elle n'est pas inscrite dans une logique de continuité mais de rupture. Non pas en ce sens qu'elle est en rupture avec les autres services, loin de là, le contraire serait ici plus juste. Mais dans ce sens que dans la trajectoire de l'individu, elle intervient dans un moment caractérisé par la rupture.

Le troisième principe, c'est que le service doit être sécurisant, aidant et réhabilitant. Chacun des éléments de ce principe pose ses difficultés propres, mais ils ont un ordre. La sécurité est la première préoccupation des individus en situation d'urgence sociale. Nous

devons d'abord et prioritairement répondre à cette requête de sécurité. Il y a quelques années, j'ai passé quelque temps avec des gens qui vivaient dans la rue à Toronto. Je leur ai demandé pourquoi ils préféreraient dormir dehors plutôt que de se mettre à l'abri dans les refuges. La réponse a été spontanée : c'est dangereux. Pour un service d'urgence sociale, cela signifie un échec. Je suis parti de là. J'ai essayé de repenser complètement l'organisation en fonction de ce critère. Non pas sécuriser les intervenants ni la population – cela il faut le faire aussi, bien entendu, mais sécuriser les individus en situation d'urgence. L'expérience m'a enseigné que si nous ne traversons pas ce test, le reste ne suit pas. Tout s'arrête là, mais c'est insuffisant. Il faut aussi aider les personnes concrètement ; la sécurité va bien au-delà de la violence physique. Il est nécessaire que la personne trouve des réponses aux problèmes qui l'étouffent et cela rapidement. Cela aussi n'est pas suffisant ; il faut qu'au-delà des problèmes les plus immédiats, la personne retrouve la jouissance de ses droits dans la société sinon, on ne peut réellement sortir de l'urgence ; on y reste parce qu'en dehors, c'est la jungle pire que l'urgence. En développant ces idées, une méthode d'intervention s'est dessinée.

### **Une méthode d'intervention**

La méthode d'intervention se compose de trois éléments : l'accueil, la résolution des problèmes et l'accompagnement. Même si elle fonctionne comme un tout, pour la comprendre et l'apprendre, il est préférable de la démonter pour la reconstruire ensuite et s'en servir.

L'accueil est une condition. C'est la condition de réussite de l'intervention. Pas d'intervention sans accueil. Mais qu'est-ce que l'accueil ? C'est une attitude, une façon de faire et une organisation. La base de l'attitude, c'est la disponibilité. On ne peut pas accueillir si on est soi-même dans l'urgence. Donc, il faut penser aux conditions qui rendent disponibles les intervenants dans les lieux et les moments stratégiques de l'intervention. Par exemple, on s'est arrangé pour qu'il n'y ait pas d'attente. Lorsqu'une personne fait une demande, nous sommes en mesure de répondre immédiatement. Pour cela, nous avons organisé le travail de telle sorte qu'il y ait toujours quelqu'un de disponible. Nous avons pensé après aux détails de l'accueil : le café, les cigarettes, l'intimité, l'attention aux besoins immédiats. Tout cela permet de sécuriser la personne et de créer un lien. À ce niveau, ce n'est pas de résoudre les problèmes qui est important, mais de reconnaître quelqu'un. Cela est décisif pour le reste de l'histoire. Bien sûr, elle peut mal tourner malgré tout. Sans cela, il y a peu de chance que l'histoire se poursuive vers un dénouement heureux.

Avec la résolution des problèmes, les choses changent. Ce n'est plus la personne qui nous intéresse, mais les problèmes dans lesquelles elle étouffe. Un problème, c'est à la fois quelque chose qui nous arrive et une construction que l'on fait afin de repérer, situer et maîtriser ce quelque chose de dérangeant, si possible. Il peut arriver toute sortes de scénarios évidemment. On peut très bien se tromper sur la nature du problème, son importance réelle et sur les solutions possibles. On peut aussi se tromper soi-même et tromper les autres. Mais si on ne résout pas les problèmes qui nous étouffent réellement, les choses ne peuvent aller mieux. En fait, généralement, elles empirent. C'est pour cela qu'on ne peut s'arrêter à l'accueil. Il faut aussi aider la personne à résoudre les problèmes

qui la tiennent captive et l'enferment souvent dans des processus destructeurs. Il faut les résoudre par ordre d'importance, et ce rapidement. C'est le contrat. On ne le réussit pas toujours, mais il faut s'y mettre et se donner les conditions de réussite. Nous avons ainsi créé un logiciel pour faciliter la coordination et le suivi des interventions. En fait, sans cet outil informatique, on ne pourrait gérer la masse d'informations que requière l'approche de résolution des problèmes en hébergement d'urgence. Avec ce logiciel, il est relativement aisé de coordonner et d'assurer le suivi d'un intervenant à l'autre et d'une équipe à l'autre, et cela, pour l'ensemble des problèmes à résoudre pour toutes les personnes inscrites.

Mais la résolution des problèmes en urgence se heurte sur une limite apparemment indépassable : la fragilité et la vulnérabilité des personnes en dehors du contexte d'urgence. Pour intégrer cette limite dans l'intervention, il est nécessaire de revenir à la personne, au lien. C'est le moment de l'accompagnement. Il faut poursuivre avec elle le soutien. Cela peut prendre différentes formes et nécessiter des modalités d'interventions bien différentes d'une personne à l'autre. Il faut s'ajuster lorsque c'est possible. Sinon, il faut chercher ailleurs, orienter et référer la personne, mais il y a des situations limites où tout nous échappe, où tout nous fait défaut...

Une fois décomposée, il est nécessaire de recomposer la méthode et de la voir comme un processus plus ou moins continu, comme un dynamisme intégré. L'accueil n'est pas nécessairement au début de l'intervention, la résolution des problèmes après et l'accompagnement ensuite. L'accueil est important tout au long du processus, ainsi que la résolution des problèmes et l'accompagnement se poursuivent tout au cours de l'intervention. Mais on doit être en mesure de distinguer les différents moments de l'intervention et de bien maîtriser chacun des composants.

Ainsi, lorsque toute l'équipe travaille de la même façon, arrive à bien se coordonner et assure la continuité, on se rend compte que ça fonctionne.

Lorsqu'on est arrivé là, il y a quelques années, on était content. On savait qu'on avait en main une approche et une méthode efficace pour l'intervention d'urgence sociale dans un contexte d'hébergement communautaire. C'est là qu'est réapparue l'impasse, mais cette fois déplacée vers la communauté. Une partie des gens les plus démunis et vulnérables ne voulait plus quitter l'urgence, parce qu'elle s'y trouvait en sécurité et que nous n'avions rien à lui offrir de durable en dehors de nos services. Effectivement, pour eux, ils n'y avaient souvent rien d'autre que la pauvreté, la solitude et le retour dans les impasses des problèmes insolubles.

### 3- Des solutions d'urgences aux solutions durables

Pour sortir de cette impasse, nous avons décidé de créer des solutions plus durables dans la communauté ; cela a été très simple, sur papier... Nous avons d'abord identifié deux domaines importants pour développer des solutions plus durables en dehors de l'urgence : le logement et le travail. Nous avons ensuite réussi à convaincre des partenaires du milieu institutionnel et communautaire de se joindre à nous. Ensemble, nous avons décidé des moyens. Les objectifs étaient clairs pour tout le monde. On voulait améliorer les conditions de vie des personnes dans la communauté en développant des solutions

durables en dehors de nos services et nos mandats respectifs. Pour les moyens, nous avons décidé de créer des organisations sans but lucratif indépendantes. C'est un choix que nous n'avons pas regretté.

Alors nous avons créé une corporation pour le travail ; c'est le Service d'Intégration au Travail de la Mauricie. Cet organisme emploie près de 150 personnes à l'intérieur de quatre points de services dans la région. Il engage des personnes qui ont des problèmes graves de santé mentale, pour la majorité, et demeure une référence privilégiée pour le Centre Le Havre. Les gens du SIT ont aussi développé une entreprise privée qui recycle les matières plastiques et fabrique des sacs qu'elle distribue sur le marché commercial. Cette entreprise crée des emplois permanents, plus d'une trentaine possiblement, et des contrats en sous-traitance pour les entreprises du SIT.

Nous avons aussi créé une organisation à but non lucratif pour le développement du logement ; c'est le Réseau d'Habitation Communautaire de la Mauricie. Avec les logements créés par le RHCM, les ententes et les projets du Centre Le Havre, nous disposons actuellement de plus de 50 unités de logements abordables où nous pouvons référer et accompagner des gens plus démunis et vulnérables.

Nous avons aussi créé d'autres alliances et d'autres projets qu'ils seraient trop longs d'énumérer ici ; peut-être que cela n'ajouterait rien d'essentiel à la compréhension de ce que nous faisons.

#### 4- Le défi de travailler ensemble

Cela suppose la volonté et la capacité de travailler ensemble, à l'intérieur d'un réseau, d'individus différents et d'organisations avec des cultures organisationnelles bien différentes aussi. Pour faire le passage des solutions d'urgence aux solutions durables, dans ce sens que ça passe de l'une à l'autre, cela est nécessaire. On ne peut tout faire seul. Il faut s'associer avec des partenaires. Voici très brièvement quelques composantes de ce réseau.

D'abord un plan d'action commun. Ce plan est construit autour de trois pôles : les solutions d'urgence, les solutions durables et la lutte contre les préjugés. Il est adopté par l'Agence gouvernementale responsable des services de santé et des services sociaux sur notre territoire. Cela nous donne une légitimité et un cadre commun de référence. Nous avons aussi une structure de concertation qui regroupe le réseau élargi des partenaires. Nous avons créé une corporation de développement rattachée à l'urgence sociale : la Corporation Parapluie en Urgence Sociale. Cette corporation est un outil privilégié de développement. Elle gère les activités collectives qui concernent l'ensemble des partenaires : formation, recherche, sensibilisation, coordination, etc. Voilà très schématiquement la façon dont nous avons relevé, jusqu'à maintenant, le défi de travailler ensemble.

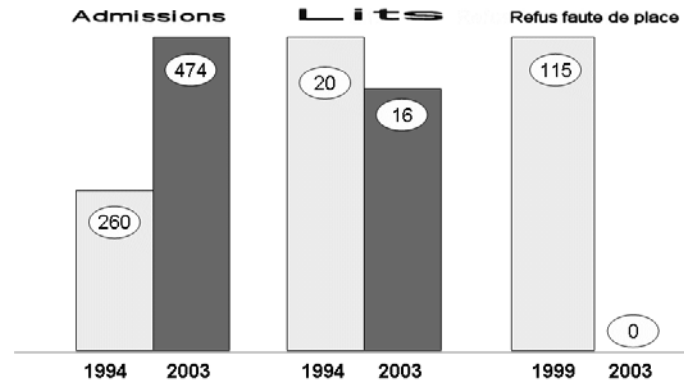
#### 5- Les résultats

Question difficile, mais incontournable : Quel résultat avons-nous atteint ? Voici les principaux constats auxquels nous sommes parvenus.

Le premier, c'est que nous n'avons pas de contrôle sur les demandes. Leur croissance ou leur diminution ne dépend pas de nos services. Pour le dire autrement, l'amélioration de la qualité et de l'efficacité de nos services n'a que peu d'influence sur le volume des demandes d'urgence sociale. L'impact des changements de pratique porte sur notre capacité de répondre à la demande et non sur la demande elle-même.

Le second constat est le plus évident : notre capacité de répondre aux situations d'urgence sociale a considérablement augmentée. Voyons ça de plus près.

Entre 1994 et 2003, les admissions ont presque doublées, passant de 260 à 474 au cours de l'année. Au cours de la même période, le nombre de lit a été réduit de 20 à 16. Les refus faute de place, très élevés jusqu'en 1999, ont été réduits à zéro en 2003. Évidemment, cela a été possible parce que nous avons réduit la durée moyenne de séjour de plus de trente jours au début des années 1990, à moins de sept jours en 2003.



En résumé, malgré une augmentation importante des demandes, la pression sur l'hébergement d'urgence sociale a été considérablement réduite. Ce qui ne signifie pas que les intervenants ont moins de travail ; ils ont, au contraire, beaucoup plus de personnes à accompagner et de problèmes à résoudre. Mais, et c'est ce qui importe ici, leur travail est beaucoup plus efficace.

Par ailleurs, on constate que la pression sur l'hébergement d'urgence sociale s'est en partie déplacée vers les ressources plus durables dans la communauté. Même si la majorité des individus admise en hébergement d'urgence ne demeure pas dans notre réseau d'aide à long terme, plusieurs parmi les plus vulnérables et démunis ont trouvé une stabilité de vie à l'intérieur de notre réseau de logement. Or, nous manquons de ressources pour soutenir adéquatement ces personnes. Nous ne disposons pas des ressources nécessaires pour assurer le suivi des personnes dans la communauté. Elles sont le plus souvent abandonnées à elle-même. C'est une lacune importante pour laquelle nous n'avons pas encore de solutions en vue.

## Conclusion

Je crains que les repères que j'ai identifiés ne débouchent sur une réponse insatisfaisante, à bien des égards. Reprenons les choses.

Nous vivons dans un monde où il est devenu beaucoup plus risqué d'être enfermé dans l'errance que dans une institution. Cela n'est pas l'expression passagère d'une conjoncture, mais l'effet durable d'une structure profonde. C'est notre façon de vivre dans sa normalité et sa fonctionnalité qui génère les risques de rupture sociale rattachés à la fragilisation du lien social. Nous n'avons pas affaire ici à un dysfonctionnement qu'il suffirait de corriger ; c'est le bon fonctionnement de la société qui engendre la

fragilisation du lien social. C'est son ombre. C'est de cette ombre, pour le dire rapidement, que se nourrit l'urgence sociale. Donc, de la recherche d'efficacité, de bien-être, de confort, de réussite personnelle, etc. C'est pour cela, me semble-t-il, que nous n'avons que peu ou pas d'influence sur la croissance des demandes d'aide d'urgence sociale. Je crois qu'il faut reconnaître et accepter que nous vivons dans un monde irrémédiablement fragile socialement.

Nous ne sommes pas obligés d'être défaitiste pour cela. Au contraire, cette situation nous interpelle. Elle nous oblige à développer des nouvelles formes de responsabilité sociale, afin que les personnes les plus vulnérables et démunies ne soient pas abandonnées à elles-mêmes dans les voies sans issue de l'errance sociale ; afin que nous puissions encore habiter le monde avec dignité. Pour cela, nous devons développer des approches, des méthodes et des modèles d'action accordés aux défis éthiques et pratiques que pose un monde où le lien social est devenu fragile irrémédiablement. C'est ici que j'ai essayé de poser certains repères. L'essentiel, me semble-t-il, tient dans ce paradoxe : pour être efficace, l'urgence sociale requière un modèle, une approche et une méthode particulière. Lorsque cette méthode fonctionne bien, elle mène dans une impasse. Pour en sortir, il faut quitter l'urgence et développer des solutions plus durables. À leur tour, ces solutions doivent être soutenues adéquatement sinon elles refoulent les gens vers l'urgence, vers l'exclusion. L'une et l'autre, l'une avec l'autre, ces solutions peuvent assurer la dignité des personnes les plus vulnérables et démunies, protéger leur intégrité et améliorer leur condition de vie, mais elles ne peuvent, même dans le meilleur des cas, faire en sorte que notre monde ne soit plus ce qu'il est devenu : un monde qui génère des risques élevés de rupture sociale. Cela, c'est l'horizon indépassable d'une éthique de l'accompagnement des personnes enfermées dans l'errance sociale.

Michel Simard

Directeur général

Centre Le Havre de Trois-Rivières